NOTICES

SUR

LES OFFICIERS DE SANTÉ

DE

LA GRANDE ARMÉE,

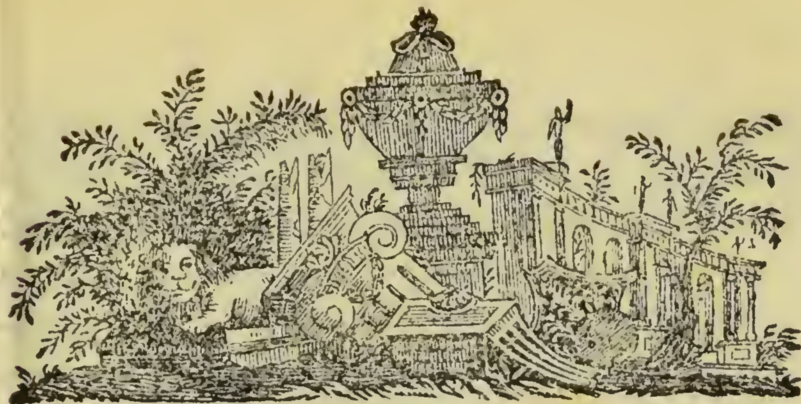
MORTS EN ALLEMAGNE,

VICTIMES DE LEUR ZÈLE,

DEPUIS LE 1. VENDEMIAIRE AN XIV., JUSQU'AU 1. FÉVRIER 1806.

Decorum est pro patriâ mori.
Hor. od. III. 2.

A AUGSBOURG,
DE L'IMPRIMERIE DE J. B. ROESL.



L'ASSASSINAT du Chirurgien-major du 10e. Régiment de Hussards a mis le comble à la douleur des Officiers de santé de la Grande Armée. Il a renouvellé le souvenir des pertes qu'ils ont éprouvées et reveillé leurs craintes sur celles dont ils sont menacés.

L'idée pieuse d'une expiation consolante a dû être accomplie avant de quitter le pays qui a été le théatre de la gloire de tous les français et du deuil de plusieurs.

A cette intention les R. R. P. P. de la miséricorde de Linz ont offert leur maison avec la générosité et la cordialité qu'ils avoient apportées à recevoir les malades et les blessés de la grande armée. Ils ont bien voulu célébrer le 25. Janvier 1806, une messe solemnelle dont la musique funèbre a été exécutée avec un empressement digne de recon-

noissance par le corps de M. M. les Symphonistes de la Garde militaire de Linz, sous la direction de leur digne chef M. Steinhauser. C'est avant la cérémonie religieuse, que le Premier Médecin des Armées a fait à ses collègues et à ses collaborateurs, une Allocution que le cœur seul pouvoit se permettre, en famille, avec l'abandon qu'excuse la briéveté du tems et que commandoit le sentiment d'une douleur profonde.

A la demande unanime des officiers de santé militaires que l'intérêt du service ou divers ordres de marche avoient réunis à Linz, ces notices sont livrées à l'impression, afin qu'elles soient connues des officiers de santé qui n'ont pu assister à la réunion et qu'elles servent à la consolation des familles de ceux qui comptent parmi les victimes d'un zèle exemplaire, ou d'événemens malheureux qu'ils n'avoient pu prévoir!

COSTE.



MESSIEURS!

LORSQUE la modération, la plus solemnelle apologie du triomphe et l'attribut le plus noble de la force, a donné à l'Allemagne, une paix que la raison et la politique se sont empressées d'accepter avec reconnaissance, Nous, qui avons partagé les fatigues de cette campagne pénible, mémorable et glorieuse, Nous, du milieu des quels plusieurs chirurgiens se sont élancés au champ de bataille, où on les a vus payer de leur vie les secours qu'ils portoient aux combatans ; ... Nous sommes les seuls pour qui il ne seroit pas exact de dire que la guerre est terminée.

Si nous avons le bonheur de féliciter le peuple dont nous sommes redevenus les amis, après avoir éprouvé, de sa part,

toute la bien-veillance de l'hospitalité, à l'époque même où nous franchissions son territoire par droit de conquête; si nous jouissons de voir avec quelle loyale et germanique franchise ce bon peuple chérit son Empereur, et admire le nôtre,... la perspective d'être bientôt rendns à nos affections domestiques n'est-elle pas troublée, chaque jour, par la présence et l'importunité des ennemis contre les quels nous n'avons ni le pouvoir, ni le tems de nous tenir en garde.

Notre devoir ne nous commande-t-il pas encore, Messieurs, de sauver les autres du danger avant même de nous occuper de celui qui nous menace? Chaque hôpital est un champ de bataille pour l'officier de santé des armées. Dans chaque salle, il trouve de nouveaux périls; chaque lit exhale son miasme; chaque malade rapproche du médecin qui lui donne des soins, le sort auquel celui-ci cherche à le soustraire.

Quel est, Messieurs, quel est, depuis

trois mois, en comparaison du nombre de nos collaborateurs dont nous avons à regretter la pette, quel est le nombre de ceux dont la santé ait resisté à toutes les influences délétères au milieu des quelles ils ont eu à vivre? Certes, la seconde liste seroit bien inférieure à la première. Et nous avons la douleur de voir celle-ci se grossir chaque jour! Il n'est pas un de nous qui n'attende avec impatience le moment où il connoîtra le sort de l'ami qu'il a laissé malade; et, trop souvent, hélas! après l'avoir connu, nous avons à regretter le temps de nos incertitudes et de nos perplexités.

Encore, Messieurs, si nos collaborateurs ne périssoient que victimes immédiates de leur zèle et de leur imperturbable attachement à leurs fonctions, le souvenir du prix attaché à un généreux dévouement, contribueroit à consoler leurs familles. Elles sentiroient que les larmes des gens de bien, rare et franche expression de leurs regrets et de leur estime, honorent la mémoire de ceux qui s'en sont rendus dignes. Ces té-

moignages serviroient d'encouragement à ceux qui parcourent encore la même carrière de devoirs.

Mais, O souvenirs affreux! l'un épuisé de fatigues, se propose, en vain, de trouver quelques heures de repos dans la grange abandonnée que le crépuscule du soir offre à peine à sa vue, entre Maria-Zell et Lihenfeld. Le pharmacien de troisième classe *Lescallier* s'y croit en sureté. Le malheureux s'y endort, accablé sous le poids de la lassitude. Il s'y endort au moment qu'une main sacrilège y va secouer, non pas le flambeau de Bellone, mais la torche du crime. En un clin d'oeil, l'asile devient le bucher funèbre de ceux qui s'y sont réfugiés; en un instant, les cendres de *Lescallier* se trouvent confondues avec celles des animaux, convoités en vain par la rapacité et la scélératesse. *Lescallier* n'étoit pas ancien au service. La douceur de son caractère, son exactitude et sa bonne conduite au camp de Bruges, l'avoient fait appeler à la grande Armée.

Etrange et fatale destinée assurément!

Mais quelles expressions employer pour rendre toute l'horreur de la fin tragique de *Levert* l'aîné, chirurgien-major du 10e. Rt. de Hussards!

C'est par respect pour votre douleur profonde, O mon cher et honorable collègue, que je débute par le trait perçant qui, je ne crains pas de le dire, vous a porté une atteinte plus terrible encore que la perte de votre propre frère!

L'age de M. *Percy*, l'aîné, pouvoit, sans doute, lui promettre encore bien des années. C'est malgré moi que son zèle lui dicta de continuer un service plus que périlleux pour un homme dont la poitrine étoit déjà gravement affectée. J'insistai pour qu'il portât quelque relache dans ses travaux. Très-éloigné de vous, mon cher collègue, par le genre et l'étendue des connoissances, qu'il n'avoit pas été appelé à acquérir d'aussi bonne heure, M. *Percy* vou-

loit, au moins par son exactitude, son zèle et son dévouement, se rapprocher d'un frère qui le traitoit toujours comme son ainé, et pour lequel il a eu lui-même constamment la déférence, je ne crains pas de le dire, le respect, que commandent moins le grade, que les qualités qui le justifient et l'honorent.

Nous avons tous partagé le chagrin que vous a causé sa mort prématurée : mais c'est un évènement qui n'a pu étonner aucun de nous. Toutes les conditions de l'incurabilité s'étoient accumulées sur sa tête; elles avoient environné sa personne. L'insalubrité d'Arbeitshaus, l'encombrement des blessés confiés à ses soins, les sollicitudes, les démarches multipliées pour leur procurer les secours les moins indispensables ... votre absence .... je m'arrête : ... je vous distrais d'un souvenir bien cher, pour vous plonger dans un autre bien autrement cruel, par la comparaison des âges, de la perspective de fortune, de réputation, d'avancement.

Mes apostrophes sont vives, elles sont peut-être brusques : .... c'est qu'elles se rapprochent, elles se précipitent comme mes affections et mes sentimens. O bon et trop malheureux jeune homme ! lorsque ton premier chef, lorsque ton illustre maître, lorsque celui qui guida tes premiers pas dans la carrière que tu parcours à sa satisfaction et à la nôtre, lorsque celui que tu aimes à considérer comme un second père et qui t'honore du titre d'ami, reçut la fatale nouvelle d'Augsbourg, j'ai joui des témoignages de piété filiale que tu lui prodiguas. Tu as été pour lui, dans cette occasion délicate, la première et la plus efficace des consolations.

Pouvois-tu malheureux, hélas ! mille fois malheureux frère, t'attendre à être payé sitôt d'une réciprocité aussi complette ! C'est dans les bontés, c'est dans les soins, c'est dans la tendre et bien paternelle affection de ton chef, c'est dans sa propre douleur pour le même objet, que tu as recueilli la plénitude des consolations que

ton état eut arraché aux cœurs le plus insensibles... hé! mon ami, les nôtres, ceux de tous tes camarades, ont-ils pu avoir d'autre expression? n'avons-nous pas tous reconnu la juste application de tes vifs regrets? n'avons-nous pas tous approuvé ces torrens de larmes si légitimes, si naturelles, si dues? n'y avons-nous pas mêlé les nôtres? n'avons-nous pas laissé éclater cette indignation dont il est impossible de se défendre, en songeant qu'un homme de bien, qu'un homme précieux par ses connaissances et par ses talens, comme par la douceur et l'amabilité de son caractère; que cet homme, que son aisance mettoit au dessus de la foible retribution attachée à son office; que cet homme que, de concert avec le régiment distingué qui l'apprécioit et l'affectionnoit, nous avions, pour ainsi dire, forcé de reprendre un poste dont un désagrément totalement étranger au chef et aux officiers du corps, l'avoit engagé à se démettre; que cet homme, après avoir rendu le plus grands services dans toute cette campagne, et particulièrement à Au-

terlitz, ... périsse en un instant, en pleine
aix, à cent pas de son quartier, sous les
oignards de vils et infames assassins! je
'ai pas le courage d'achever. . . . . Ah!
étournons les yeux d'un tableau aussi horri-
le .. brisons en l'esquisse! Ne demandons le
om du lieu où s'est commis un crime aussi
troce, que lorsque la justice, qui y doit
aire exécuter la loi commune à toutes les
ations, aura vengé la sureté publique et
e droit de gens si outrageusement violé.
ans doute ce tribunal n'attendra pas que
a dignité de notre gouvernement réclame
ne juste et nécessaire réparation.

Quoique nous n'ayions eu connoissance
que depuis six jours, du meurtre commis
ur la personne de *Levert* et d'un officier
le son régiment, c'est le dimanche 12. jan-
vier qu'a eu lieu cet affreux événement.
Quelle désolation il va porter au sein de
l'honnête et respectable maison dans laquel-
e notre collaborateur prit naissance à Metz!

Le père de M. M. *Levert*, qui y pro-

fesse depuis long-temps la chirurgie, jouit, à la ville et à la campagne, d'une réputation de talens et de délicatesse si meritée, que l'opinion même de ses pairs justifie celle du public.

Levert l'aîné n'avoit pu prendre les habitudes d'une conduite décente et les principes de son art, à une meilleure école qu'à celle de son père.

Mais ce fût à l'hôpital militaire d'instruction de Metz qu'il s'éleva à de plus hautes conceptions : c'est là qu'il étudia sous d'excellens maîtres toutes les parties de la médecine, qu'il s'imbut des vrais principes du service de santé militaire ; principes qu distingueront toujours spécialement ceux qui ont eu l'avantage de les puiser, à temps, dans ces sources pures. La prévention a pu les fermer provisoirement ; mais la GRANDE AUTORITÉ éclairée par l'expérience des besoins, n'hésitera pas de les r'ouvrir un jour, et pour toujours !

Levert, qui s'étoit déjà distingué à ɪarmée du Rhin, fut appelé par son ancien ·hef, l'Inspecteur Général *Percy*, à celle ·es Côtes de l'Océan, à la fin de l'an XII. ·ong-temps il y fut chargé à S. Omer, de l'hôpital militaire le plus important, celui ·u collège anglois. Devenu chirurgien-ma-·or du 10e. régiment de hussards, il se plut à ·ontinuer le service de cet hôpital. Il s'en ·cquitta avec un zèle digne d'éloges. Nous ·'avons pu oublier l'étude plus particulière ·u'il y fit des maladies vénériennes, ainsi ·ue de toutes les méthodes et de tous les ·noyens de traitement qu'on y a adaptés jus-·qu'ici. Ses manuscrits doivent contenir des ·ables de comparaison très intéressantes, ·parcequ'il les rédigeoit, chaque jour, ·vec autant de vérité que d'exactitude, et ·u'il avoit soin de les tenir dans un grand ·ordre.

M. *Levert* avoit obtenu à l'école de Pa-·is, en 1803, le titre de Docteur en méde-·ine. Il publia, à cette occasion, une dis-·ertation fort intéressanse sur *la nécessité et*

les avantages des saignées locales. J'engage ceux qui ne la connoîtroient pas à se la procurer.

Le dessein de M. *Levert* étoit de s'établir à S. Omer et d'y exercer concurrement la médecine et la chirurgie. Il s'étoit acquis dans cette ville, pendant notre séjour, une fort bonne réputation; et, ce qui n'est pas moins précieux, des amis solides. Combien ils seront cruellement déçus dans la perspective dont il jouissoient de le posséder bientôt à ce double titre!

Encore un mot sur la personne et sur le caractère de celui à qui nous rendons les derniers devoirs. Acquittons envers lui le devoir de la justice.

M. *Levert* par suite de l'esprit acquis dans les hôpitaux d'instruction, ne souffroit qu'impatiemment les apparences même de l'insubordination. L'habitude contraire lui avoit parue si naturelle, lorsqu'il avoit exercé les emplois inférieurs!

Sa

Sa modestie cependant alloit quelque-fois jusqu'à la timidité. Dans la discussion, il levoit frequemment les yeux au ciel, et altenativement il cherchoit à lire, dans les yeux de l'interlocuteur, ses sentimens; puis il hésitoit pour opposer des objections.... Il cherchoit, en quelque sorte, dans le cercle, quelque appui; et néanmoins le parti de la vérité ou réelle, ou crue telle par lui, étoit toujours celui auquel il se rallioit et se rangeoit définitivement.

On allège, Messieurs, l'oppression de la douleur, en s'entretenant des bonnes qualités des amis qu'on regrette.

Je n'ai plus qu'un trait qu'il m'est impossible de passer sous silence ... il appartient à la générosité de son ame.

Quel est celui de nous, qui, n'en étant pas prévenu, se fût douté que ces deux frères si étroitement unis, que ces deux frères qui justifioient ſi bien la sentence du Pſalmiste! *Ecce quam bonum et quam ju-*

cundum habitare fratres in unum! n'appartenoient pas à la même mère? Celui qui nous reste, n'avoit pas les avantages de fortune dont son aîné jouissoit. Eh bien! il y a quelques annés que, sortant d'un profond recueillement, qu'on avoit dû prendre pour une forte distraction, l'homme dont l'assassinat laisse le reste de sa fortune à son frère, s'écria: „Non, cela ne „peut durer plus long-temps; je suis hon„teux d'être, dans la famille, le riche ex„clusif. Mon frère, il faut que tu ac„ceptes la moitié de mon bien, dont je te „fais présent!“

Et c'est l'homme de ce caractère que le destin reservoit à périr sous les poignards! O décrets de la providence, incompréhensibles aux mortels! Aurions-nous la foiblesse ou l'audace de nous livrer à l'imprécation du poëte: *Sollicitor nullos esse putare deos*! Non, nous nous écrierons avec l'Apôtre: *O altitudo! quam incomprehensibilia sunt judicia tua*! Nous humilierons nos têtes orgueilleuses, devant celui dont la grandeur éclipse

toutes les gloires et toutes les sagesses du monde . . . et nous croirons encore, O mes amis, que la vertu n'est pas un vain nom!

An temps où chacun pouvoir suivre dans le choix d'un état celui auquel son caractère et ses inclinations l'appeloient, M. *Percy* l'aîné, doué de moeurs douces et d'un naturel paisible, tourna ses vues du côté de l'église . . . L'ecclésiastique séculier étant encore distrait par des soins qui le rapprochent de la multitude, le cloître offroit à M. P. une manière de vivre plus conforme à ses gouts. Il entra chez les Bernardins; il y fut promu aux ordres sacrés: mais les connoissances d'agriculture qu'il avoit apportées dans sa maison, le firent appeler contre son gré, au maniement des affaires de l'Abbaye. Bientôt ses conseils devinrent essentiels aux interêts de ses confrères, et il fut élu Prieur. A la révolution, obligé de quitter son habit, il n'imita pas les hommes pusillanimes qui renoncèrent à leurs vœux ecclésiastiques, il fut porté par acclamation à une cure.

Mais, vous le savez, Messieurs, à cette époque de honteuse mémoire, toute la religion ne devoit être que le prétendu patriotisme. On choisissoit un pasteur pour qu'il obéit servilement aux caprices de brebis égarées, ou insensées qui prétendoient à la conduite du troupeau.

M. *Percy* ne pouvoit composer ainsi avec l'extravagance. Long-temps après, dans le dernier hiver que nous passames à S. Omer, un bel esprit s'égayoit et avoit la prétention d'égayer le cercle, aux dépens de S. Bernard ... il le peignoit seulement comme un moine fanatique et furieux, qui avoit mis l'Europe et l'Asie en feu. M. *Percy*, modestement assis dans l'angle du sallon, laissa le discoureur s'épandre à volonté, mais au moment où la mémoire de celui-ci ne fournissoit plus, au moment où qui que ce soit ne payoit du moindre sourire les anecdotes ni la repétion de toutes les épigrammes lancées contre le fondateur de son ancien ordre, „Avez vous étudié avec soin, Monsieur, dit-il au dis-

coureur, avez-vous examiné à fonds, de sens-froid et d'après les règles d'une saine et judicieuse critique, l'histoire de l'homme dont vous venez de nous présenter un si affreux portrait? Permettez que je vous rappelle ce qui peut-être le justifieroit un peu à vos yeux des reproches que vous prodiguez à sa mémoire. Auriez-vous assez peu de générosité pour rejetter sur un seul homme ce qui fut conforme à l'esprit du siècle où il vivoit?" — Ensuite, reprenant de plus haut les élémens des causes qui avoient conduit la plus grande partie de l'Europe aux Croisades, l'enchaînement des intérêts politiques auxquels ceux de la religion n'ont que trop souvent servi de prétextes, — il conduisit, avec beaucoup d'ordre et de précision dans les dates, avec l'impartialité la plus franche, non seulement les assistans, mais le bel esprit lui-même, à convenir que ces Albigeois, dont nos *tolérans jacobins* avoient fait des martyrs respectables, n'avoient été que les *chauffeurs* du temps; que ce tendre, trop tendre et certainement trop malheureux

Abailard n'avoit pas toujours eu dans ses discussions théologiques, la douceur érotique qui l'a immortalisé. Mais je m'égare ... A l'époque dont nous parlions, M. *Percy*, pressé entre les fureurs de la sottise et sa conscience, préféra d'obéir à celle-ci. Il n'hésita pas d'abdiquer des fonctions qu'il n'étoit plus possible d'exercer avec honneur. Mais l'abdication seule rendoit suspect celui qui avoit le courage de s'y résoudre, et de la qualification de suspect, à l'emprisonnement ... à l'échafaud ... il n'y avoit qu'un pas. M. *Percy* qui, dans son prieuré, avoit souvent pratique la médicine et la chirurgie des pauvres, d'après des instructions dont des personnes charitables n'ont que trop souvent abusé, crut qu'avant de chercher aux armées, un asile, comme officier de santé, il étoit nécessaire de recourir à de meilleurs rudimens. Il apprit l'anatomie: il se forma particulièrement à la pratique des opérations les plus usitées. Sa dextérité naturelle, son grand désir de se rendre utile, les leçons éfficaces du maître que la nature lui avoit indiqué,

firent bientôt de lui, non pas un chirurgien transcendant, (ce ne fut pas sa prétention) mais un praticien très précieux au service de nos hôpitaux. Son exactitude et sa vigilance s'y firent remarquer, et jamais il ne laissa un malade confié à ses soins sans la consolation qui adoucit au moins les maux que les plus habiles ne guérissent pas toujours.

Placé, à titre de récompense, à la citadelle de Strasbourg, M. *Percy* y fût le père de *conscrits*, il y fût l'ange tutélaire des *vétérans*. Il y eut conservé long-temps une vie utile à sa patrie; mais forcé de renoncer aux habitudes de sa retraite, livré à des marches trop rapides, à des fatigues trop au dessus de ses moyens, il a dû succomber sous les efforts de son zèle, et empoisonner ainsi, presque dès le début, les jouissances que son frère devoit retrouver, à chaque pas, sur l'ancien théatre de ses succès.

Si la mort de M. *Percy* est en quelque

sorte excusable au tribunal de la physique, qui pourroit se familiariser avec le souvenir de celle de M. *Piel?* M. *Piel*, dont l'age encore peu avancé, en comparaison du nombre de ses années de service, tant en Corse que sur nos côtes, M. *Piel*, chez qui la plus forte et la plus belle structure, chez qui les formes les plus faciles et les plus agréables, annonçoient une brillante santé, M. *Piel*, à qui elles sembloient présager une longue et heureuse vieillesse, a disparu du milieu de nous!

Quinze jours de service pénible à l'hôpital militaire de l'académie Joséphine, à Vienne, au milieu des exhalaisons de tout genre contre les quelles son humanité et son courage ne lui permirent jamais de se prémunir, l'investissent et l'imprègnent d'une fièvre pernicieuse au plus haut dégré. De quelle hauteur immense ce colosse de santé s'est vû précipiter daus l'abîme! Au 7.e, au 14e. jour encore, la force vitale innée chez lui donna l'espoir de dompter les symptômes les plus effrayans . . .

Des alternatives de raison et de connaissance, mille fois plus affreuses que le délire, lui ménagent la perspective du sort funeste qui l'attend! Ah! si les soins les plus affectueux, si le tendre intérêt que nous avions tous voués à ce Chirurgien-major, aimable, habile, estimable, à cet excellent père de famille, eussent pu conserver ses jours! Vaine illusion! Sa femme et ses enfans sont plongés aujourd'hui dans le deuil! ils regrettent de n'avoir pû mêler leurs larmes à celles dont nous avons arrosé son honorable tombeau!

M. *Pinot*, ancien chirurgien-major au Régiment *mestre de camp*, *cavalerie*, est un nouvel exemple de la même fatalité. Celui-ci, agé d'un peu moins de 44 ans, portoit le systême musculaire le plus fortement prononcé et tous les indices d'une excellente et robuste constitution, telles que la Bourgogne, où il avoit pris naissance, en produit encore. Mais Hercule lui-même fut-il inaccessible aux affections de l'ame? Lorsque M. le Maréchal *Mortier*

partit pour son expédition d'Hanovre, S.E. voulut donner à M. *Pinot* une marque d'estime en le désignant comme chirurgien en chef de son armée. M. *Pinot* qui, depuis cette nomination provisoire, n'avoit cessé d'exercer les fonctions de chef, en avoit probablement touché le traitement. Mais pour une ame comme la sienne, le titre ministeriel eut prévalu à la rétribution pécuniaire. Les amis de M. *Pinot*, s'étoient apperçus plus d'une fois, du sentiment pénible que renouvelloit souvent, chez lui, le souvenir de ce contraste inexplicable. L'aigle de la Légion d'honneur manquoit encore à ses vœux, et M. *Pinot* s'étoit persuadé que ce qu'on lui refusoit en grade, étoit la cause de ce qu'il avoit à regretter de ne pas obtenir en décoration !

Cependant ce chirurgien expérimenté et certainement plus zèlé que personne, n'a négligé rien de ce qui pouvoit lui concilier le suffrage de ses collègues qu'il a obtenu, ni l'attachement de ses subordonnés qui tous s'empressent de le proclamer !

A la bataille d'Austerlitz, M. *Pinot* fut un des principaux Lieutenans de la grande importante chirurgie que présidoit l'In- pecteur général *Percy*.

C'est dans les Hôpitaux de Brünn dont surveillance lui fut ensuite confiée, sur- eillance qu'il exercoit plus d'une fois par our, et avec les détails sans les quels elle t toujours insuffisante, qu'il contracta la èvre *adynamique* à la quelle il vient de uccomber, digne et d'un meilleur sort et es sentimens que nous conserverons pour a mémoire !

M. *Pinot* avoit pris son institution à l'hô- ital Me. d'instruction de Metz. Auteur d'une onne dissertation sur *l'hydropisie de l'ovaire* t de plusieurs observations sur des faits e chirurgie, il avoit reçu de l'Académie es Sciences de Göttingen un diplôme ho- orable d'association.

Ajoutons que M. le Mal. Bernadotte qui voit continué à M. *Pinot* la confiance et

les bontés dont l'avoit honoré M. le Mal Mortier, a été très sensible à la perte de ce officier de santé.

Monsieur *Mortreux*, chiurgien aide major au 4e. Rt. d'Hussards! Que ce foible gage de considération donné à la mémoire d'un oncle quivous affectionnoit puisse contribuer à vous dédommager de l'avoir perdu! Continuez, Monsieur, à suivre les traces de zèle et de vertu, dont il vous a laissé l'exemple! Vous serez digne de lui succéder dans notre éstime!

Insérons honorablement dans cette liste trop fatale le vigilant et infatiguable Ganderaz, chirurgien-major du 14e. Rt. de Dragons. Celuici blessé sur le champ de bataille à Nordlingen, est mort à Ulm, des suites de sa blessure. Nous n'en avons pas d'autres détails. Mais nous nous ressouvenons des bons services de cet officier de santé aux armées des Pyrennées, de son ardeur pour l'instruction et nous ne devons pas oublier la considération qu'il s'étoit justement acquise, même dans le cours de ses études à Toulouse. (a)

A Vienne, il a été un moment où plus vingt Officiers de santé de toutes prossions et de tous grades donnoient à la is les plus vives allarmes, Nus n'avons certitude d'avoir perdu que M. *Peuliard* ir. S. a. au 3e. Bon. du train d'artillerie.

M. *Steinbrènner*, du même grade à la uite du même corps, et M. *Couraud* Sousai: d'ambulance au Quartier Gal. sont morts un et l'autre dans les hôpitaux de Brünn ı ils s'étoient excédés de fatigues.

A Gratz, on a infiniment regretté le hirurgien sous-aide *Julien*, du 48e. Régiıent d'infanterie de ligne, qui avoit donné : grandes preuves d'un zèle éclairé.

Notre liste funèbre s'augmente encore u nom d'un des doyens du service de santé ıilitaire. M. *Martin*, Chirurgien-major du égiment de Bourgogne, Cavalerie, longmps avant la révolution, s'étoit acquis ar sa conduite et par son excellente édution, un grand dégré de considération

parmi les officiers de son corps. Ses talens le lui avoient ménagé parmi ses confrères. Lorsqu'il fut question *d'émigrer*, M. *Martin* ne balança point entre les sollicitations de l'amitié et la confiance du Régiment. Il resta à son poste. C'est avec son ancien corps, devenu le 25e. de Dragons, qu'il a fait toutes les campagnes de la guerre précédente. Il étoit juste qu'il comptât dans la légion d'honneur et l'Empereur lui en avoit donné la décoration. Ses infirmités, son âge et tout ce que M. *Martin* a eu à souffrir dans cette campagne ne lui ont pas permis d'en jouir aussi long-temps que le bien du service l'eut voulu.

M. *Gayot*, chirurgien aide-major au 3e. Bon. du train d'artillerie étoit encore jeune; mais sa mauvaise santé, les chagrins dont il étoit tourmenté auroient dû le dissuader d'entreprendre une campagne au dessus de ses forces physiques. Combien seront à plaindre et à secourir la femme et les enfans de M. *Gayot!*

M. *Besson*, chirurgien aide-major au
e. Régiment des Dragons à été tué sur
champ de bataille au combat de Vertin-
n, dès le mois Brumaire. Les regrets du
égiment auquel appartenoit M. *Besson* prou-
nt et les services que cet officier de santé
oit rendus, et ceux qu'on en espéroit encore.

M. *Valdivieso*, Chir. a. m. du 35e. Régi-
ent d'jnf., Docteur en chirurgie de l'uni-
rsité de Turin, sujet de mérite, a trouvé
n tombeau à Munich, aussi dans le com-
encement de Brumaire.

Il n'est pas jusqu'aux voyages même
ceux qui accompagnent les *évacuations*
malades, qui ne comportent leur dan-
r. Ainsi a terminé sa vie *Tratignon* chi-
rgien sous-aide, à Landshut. Ainsi *Be-*
it, autre chirurgien du même grade et
une brillante santé vient de périr, au
ême endroit, au moment où il y dépo-
it une évacuation de malades Russes qu'il
oit été chargé d'y accompagner de Braunau.

Les Russes ont des habitudes qui doivent

nous rendre très circonspects dans les soins que l'humanité réclame en leur faveur. Nous ne nous rapprocherions pas d'eux aussi impunément, ni aussi long-temps, qu'il leur est permis de vivre entr'eux, pour ainsi dire, en contact immédiat.

Je vous fais part, Messieurs, d'un passage de la lettre que nous reçumes avant-hier, M. *Percy* et moi, du Médecin Principal envoyé à Braunau, pour constater la nature de l'épidemie qui y regnoit. Il est de nature à vous être transmis et sans doute vous le jugerez de nature à n'être pas oublié.

„La dietétique de ces militaires (c'est „M. *Duval* qui parle) paroît disposer leur „constitution à des émanations extrême-„ment actives, pénétrantes et *à soutenir im-„punément un air vicié.* Les lumières pla-„cées, la nuit, dans les chambres où ces „prisonniers étoient détenus, ne tardoient „pas à s'éteindre. C'est un fait constaté „par les autorités les plus respectables, „par nos collègues, vérifié surtout par

le

le Gal. *Lommet*, Gouverneur de la place de Braunau, physicien très distingué et habitué à observer avec les yeux de la science, les phénomenes de la nature."

Il faut, Messieurs, que les miasmes qui nt agi plus particulièrement sur les chirur- .ens, sur les médecins, et sur les phar- aciens de troisième classe, soient de na- re bien expansive, puisqu'ils n'ont pas argné les autres pharmaciens, bien moins nmédiatement exposés à leur influence. parle des chefs de service dont le mi- stère ne s'exerce que rarement dans les lles de malades ou de blessés. Cependant pharmacien de première classe, *Hégo*, s d'un de nos anciens collègues au Conseil santé, homme assez robuste, et de 40 45 ans au plus, à payé aussi, à Augs- urg, du prix de sa vie le dévouement ec lequel il avoit demandé à faire cet- campagne. A l'époque où nous montâ- es nos canonières à Boulogne, je n'a- is pas consenti à ce qu'il fut de la traver- ; et mon honorable collègue *Parmentier*

avoit sanctionné cette défense. Les mê-mes objections ne pûrent être faites à M. *Hégo*, pour une campagne dont on étoit loin de présumer que la capitale de l'Autri-che seroit le terme modéré. Plaignez sincé-rement, Messieurs, la digne épouse d'*Hégo* à qui il a laissé, pour tout bien, deux en-fans très intéressans, mais en bas age. A quel sort seroient-ils reservé, ces enfans infortunés, si la justice du gouvernement n'étoit faite pour nous rassurer; si les veu-ves de nos collaborateurs ne partageoient pas l'espoir des veuves de militaires? Puisse la bonne, la tendre sœur d'*Hégo* qui, ser-vira de seconde mère à ces orphelins, re-trouver un jour, dans ces lignes, le té-moignage de la douleur que me donne celle dont elle sera pénétrée!

Puissent encore les si bons et si honnê-tes parens du malheureux *Boussenart*, aussi connus et aussi estimés de mon collègue que de moi, rencontrer quelque consola-tion dans la part que nous avons prise à sa perte! Il venoit d'expirer à S. Pœlten,

ɔ. de ce mois, au moment où nous étions
.rpris de ne le pas trouver à notre ren-
ɔntre ! *Boussenart*, très jeune encore, mais
ɔué de toute la force de l'adolescence pro-
ɔncée, chirurgien de 3e. classe, presque
ıns expérience que celle ébauchée dans les
'ôpitaux militaires de S. Omer, *Boussenart*
étoit trouvé à S. Pœlten, seul officier de
ınté, dans des circonstances difficiles où
ıffluence des malades et des blessés exi-
:oit qu'on y format des établissemens d'ur-
:nce. Il avoit mis dans ses procédés, dans
:s demandes, une telle prudence, nne telle
résence d'esprit, un tel ordre; ses efforts
ɾoient été couronnés d'un tel succès auprès
e toutes les autorités, que je dûs, à cette
ccasion, le louer publiquement d'avoir fait
: qui auroit honoré un homme de plus
'années de service que *Boussenart* n'en comp-
ɔit d'age.

Pauvre *Boussenart!* un sentiment péni-
le m'oppresse. . . N'est-il, parmi nous,
:ersonne dont la conscience ne lui reproche
: t'avoir méconnu? Que ton ombre re-

çoive les derniers adieux de celui qui eut joui de te voir, un jour, ce que tu étois destiné à devenir!

Au milieu des matériaux qui affluent dans ce triste drame, comment observer d'autre unité que celle du malheur? Quels sont les lieux et les tems qui en ayent été exceptés pour nous? Le Leck, le Necker, l'Inn, l'Ens, l'Aeslen, la Salza et ce terrible et majestueux Danube,

Ce Danube inconstant
Qui tantôt catholique et tantôt protestant
Sert Rome et Luther de son onde,

Ce dernier fleuve surtout traversé tant de fois par la Grande Armée, avec tant d'intrépidité, alors même que des pilotis à moitié consumés par les flammes, trembloient sous nos pas ... quelle est celle de leurs rives qui ne recèle les dépouilles mortelles de quelqu'un de nos amis?

Vous devez vous appercevoir, Messieurs, que, dans ces notices éparses, la topographie et la chronologie sont trop souvent sacrifiées au sentiment. Nos dé-

-stres se sont étendus à un si vaste ho-
izon! Et dans un si court espace de tems
Empereur nous a fait compter par la gran-
eur et la nombre des évènemens inatten-
us, tant de siècles!

Honneur à la mémoire de M. *Salès* phar-
macien de 3e. classe, élevé de notre école
e Strasbourg! Il a puisé les causes de
mort dans les hôpitaux de Brünn très-
salubres après la bataille d'Austerlitz.
alès est regretté de tous ceux qui ont eu
es relations avec lui. Il fut un excellent
amarade, un ami sûr. Ses connoissances en
istoire naturelle étoient étendues. Il s'étoit
articulièrement adonné à la botanique et
ne rare modestie ajoutoit à son mérite.

Poulin, le médecin qui, à Augsbourg,
voit donné au frère de M. *Percy*, des soins
nfructueux, avoit aspiré au même foyer,
l'hôpital d'Arbeitshaus, l'infection à la-
uelle on a cru qu'il avoit succombé dès le
e. jour. Mais *Poulin*, dans la vigueur de
age, *Poulin* dont l'ame trempée de force,

d'énergie et de courage, croyoit pouvoir braver impunément tout ce que le commun des hommes redoute, *Poulin*, qui m'avoit prié de lui procurer *la satisfaction de contempler la peste, face à face*, (je me sers de son expression et je m'abstiens de la caractériser) *Poulin* qui, à S. Domingue, n'avoit pas hésité de se revêtir de la dépouille d'un des ses amis, mort de fièvre jaune, et qui la portoit, comme Hercule la peau du lion de Némée... *Poulin* ne se sera pas déterminé à se mettre au lit comme malade, mais il aura éprouvé l'impossibilité d'en sortir. . . Et c'est ainsi que sa maladie, déjà avancée, n'aura compté que cinq jours, à dater de celui où l'affaissement mortel s'étoit déjà emparé de lui.

Poulin devoit mourir comme il avoit vécu, sans transition d'un acte de la vie à l'autre... chacun de ses jours étant indépendant de la veille et sans projets pour le lendemain. Tel fut, au milieu de la société, dont il avoit observé et étudié les usages, sans avoir pû les adopter, cet enfant de la

ature, dont l'extérieur annonçoit le carac-
re indépendant . . . Entendez, Messieurs,
ndépendant pour lui même seulement, c.
. d. que son opinion étoit *sienne*, et qu'il
e vouloit ni ne ne savoit la subordonner
u'à la démonstration de la vérité et de
évidence.

Mais *Poulin* ne se chargea jamais d'au-
une fonction, sans la certitude de la rem-
lir pour le plus grand avantage de ceux
ui en étoient l'objet. Il s'affectionnoit
ses malades . . . Il se fût privé du néces-
aire pour leur procurer quelque soulage-
ment.

Ses questions étoient directes, toujours
essentielles, toujours positives, et sa dé-
termination prompte et sûre. Au lit du ma-
ade inquiet ou effrayé, lorsqu'un progno-
stic favorable sortoit de sa bouche d'un
ton tranchant, c'étoit le mot de l'Oracle . . .
et la confiance s'attachoit à sa parole . . .
et le succès la justifioit.

Roussel, médecin principal du 5e. corps de la Grande Armée, l'un des plus anciens et des meilleurs médecins militaires fût d'un caractère absolument opposé à celui de *Poulin*. Celui-ci étoit né en Bourgogne; L' autre, dans le pays de Caux . . . et ce n'est pas sans raison que nos anciens maîtres avoient déjà remarqué que les qualités de l'esprit sont souvent la suite des températures endémiques. *Quod animi mores corporis temperamenta sequantur.*

Roussel, naturellement doux et maintenu tel par sa première et sa seconde éducation, *Roussel* doué d'une ame réflechie et d'un jugement exercé, observateur et habitué à se rendre raison de tout, ne fut dans sa conduite publique ni privée, susceptible d'aucun élan, mais il ne le fût d'aucun écart. La méthode et l'ordre fûrent ses guides inséparables . . . mais malheureusement pour lui et pour nous qui l'avons perdu, *Roussel* ne pouvoit jamais se résoudre à croire qu'il dût exister aucune exception à règle quelconque.

Roussel avoit suivi avec une exactitude
i tenoit du scrupule, tous les mouve-
ns du Quartier G^al. de son corps d'armée:
étoit inutile de lui adresser *l'ordre. Roussel*
trouvoit chaque matin, partout où il fal-
t en attendre; et qui que ce soit n'at-
ndit jamais ceux qu'il eut à transmettre.
surveillance d'exécution n'eut cependant
n de tyrannique, rien même de pédan-
que . . . car c'étoit toujours en mettant
i-même la main à l'œuvre, qu'il démon-
oit, avec complaisance, toutes les pos-
bilités, par l'acte même. Cette opinia-
eté de zèle qui, pour le dire en un mot,
oit pour lui, comme pour le héros au-
uel je me garderai de le comparer, le
il actum reputans si quid superesset agendum,
tte opiniatreté de zèle l'avoit disposé à
maladie que son imperturbable *methodisme*
rendu mortelle. Il s'étoit épuisé de fati-
ues... il avoit éprouvé, dans les marches,
s privations aux quelles ses habitudes l'a-
ient rendu étranger. C'est dans cet état
affoiblissement qu'il fut pris à Brünn d'une
fection catharrale manifeste à tous les

yeux exercés. Mais le sentiment d'oppres-sion qui s'y joignit, quelques *points* légè-rement douloureux et totalement externes, lui parurent des indices suffisans d'une me-nace inflammatoire. Il voulut débuter pa la saignée. Les objections de ses collègue devinrent inutiles, ou plutôt elles n'euren pour effet que de l'engager à doubler l'émis-sion de sang. Après l'opération l'affaisse-ment beaucoup plus marqué eut dû dissua-der d'y revenir, mais la gêne de respira-tion qui succéda, devint, malheureuse-ment pour le malade, un nouveau moti d'insister sur le moyen qui l'avoit augmentée On réitera la saignée . . . Et elle fut en-core renouvellée, lorsque le malheureu *Roussel* avoit à peine la force de la réclame encore sans savoir ce qu'il disoit : *Je sui le maitre de ma vie* ! . . . Et ce medecin si réser-vé, auprès des autres, sur l'emploi de grands moyens lorsqu'ils pouvoient compro-mettre leur sureté, n'hésite pas de tran-cher le fil de sa propre existence, et de sacrifier à une illusion systématique ! Le sau-veur de tant de milliers de braves milita

:, devenit *suicide* par systême! *Sic vos n vobis*! . . .

Observez, Messieurs, la différence de ces :actères . . . L'un, atteint mortellement, croit inaccessible à la contagion! . . . autre, seulement indisposé, se procure mort! Celui-ci en a envisagé toutes les ›rreurs. *Poulin* est passé *de vie à trépas*, ıs s'en appercevoir.

Placez, Messieurs, en parallèle, la raison le phlegme; la vivacité et le courage. D'un :té, les détails, les examens, les combi-ıisons, les comparaisons, les analyses; :s calculs, la méthode, l'amour de l'or-·e, l'esclavage de la règle . . . De l'autre, nabitude de l'ensemble, l'élan de l'imagi-ıtion, la liberté, pour ne pas dire, la ›ugue du génie . . . l'enthousiasme du :au, du grand dans tous les genres. Le ›uvenir de *Roussel* vous rappellera un omme sociable, complaisant, serviable, n observateur exact . . . un écrivain pro-

pre à ne rien oublier, à peser impartiale-ment les opinions, à n'émettre la sienne qu'avec réserve, mais à y persévérer avec ténacité. Tels sont les caractères du Mé-moire que *Roussel* à écrit sur les Améliora-tions dont est susceptible le canton du *Bocca-ge* où étoit située sa propriété. Tel est celui du fragment qu'il a publié, étant à Parme, d'un ouvrage latin, auquel il se proposoit de donner une grande étendue. Quoiqu'il nous eut fait l'honneur de nous le dédier, ma franchise ne pût lui dissi-muler qu'il péchoit par le style. Mon ami avoit reconnu avec candeur ce défaut essen-tiel et devoit refondre son ouvrage, dans une langue qui lui fut plus familière.

A Parme, *Roussel* fut honoré de l'ami-tié du digne et vertueux Conseiller d'Etat M. Moreau de S. Mery. Il l'avoit été dès le tems de son *surnumérariat*, à Lille de l'estime de ce bon premier médecin Des-milleville qu'aucun de ceux qui l'ont ap-proché, n'a pu oublier. C'est dans sa mai

respectable, qu'on avoit déjà observé e le *Normand*, c'étoit le nom d'amitié que donnoit Made. *Desmilleville*, ne sortoit sa quiétude habituelle, que lorsqu'il s'a-soit des hypocrites,

Qui Curios simulant et bacchanalia vivunt.

n éloquence se montoit alors au ton de n ame honnête et délicate. Elle partoit cœur.

Poulin fut un médecin très instruit. Il oit professé la rhétorique à l'Oratoire. Il t encore un litterateur distingué. Mes-urs, je ne dis pas assez... *Poulin* fut un RAND POËTE.

Cette espèce de sauvage avoit cepen-nt passé huit ans de sa vie, dans la mai-n et la société intime de Milord et de Mi-ly *Carnavon*. C'est là, c'est à leur belle mpagne, qu'il avoit puisé une telle con-issance de la langue angloise, non seule-ent de ses principes, mais de sa prosodie, de sa grammaire raisonnée, quayant es-yé de traduire le beau *Poëme des saisons* Thompson, il est parvenu à consom-er ce grand œuvre.

Poulin y est parvenu d'une manière si brillante qu'en plaçant sa traduction en regard du texte de Thompson, on est souvent étonné de la fidélité, de l'élégance et de la précision du traducteur. Mais MM. je ne vous ai pas annoncé que cette traduction est en vers français . . . et quelquefois notre poëte a été si heureux qu'il est telle des plus admirables tirades de Thompson qui, comparée aux beaux vers de *Poulin*, semble perdre quelque chose de son brillant coloris.

Plût au ciel, Messieurs, que cette liste funèbre ne fut susceptible d'aucun supplément. L'étendue de la Grande Armée, l'insuffisance et l'irrégularité des communications ne nous permettent pas de nous en flatter. Il est possible que nous ne connoissions pas encore tous nos malheurs. Par exemple, si nous adoptions, sans preuves authentiques, une nouvelle qui circule depuis quelques jours à Linz nous aurions à pleurer l'un des chefs les plus distingués de la médecine. Nous aimons à croire que nous nous réjouirons

jour de l'équivoque avec notre excel-
at collègue *Gorcy*.

Après avoir acquitté, autant qu'il est
nous, la dette de l'estime, de l'amitié
de la reconnaissance envers ceux qui nous
t précédés dans la route de l'éternité, après
oir remercié les respectables Religieux
i nous accueillent avec une cordialité vrai-
ent fraternelle, il nous reste, Messieurs,
devoir sacré. Les Officiers de santé dont
us avons rappelé la mémoire, ont mar-
é par des talens plus ou moins distingués.
On ne s'appercevroit pas de la supériorité,
tous la possédoient.) Mais comme tous
it possédé le zèle et le dévouement si né-
ssaire dans la carrière que nous parcou-
ons.. Que ceux de nous qui, comme moi,
uchent au terme, restent constamment at-
chés aux bons Principes qu'ils n'ont cessé
e professer!...

Que ceux qui ont connu, par expérience,
e meilleures conditions de service ne dé-
spèrent pas de les voir rétablir. Dans

cette campagne, l'extrême célérité n'eût jamais pû être compatible avec une grande perfection. J'avoue cependant que l'Empereur a plus d'une fois, et cette fois-ci surtout, résolu le problême par le fait. Mais vous n'ignorez pas qu'il s'est réservé le privilège exclusif de cette compatibilité . . Que les derniers venus se fassent distinguer par leur modestie, par leur application à suivre les préceptes et les exemples de leurs chefs! *parere majoribus*. Qu'il ne se persuadent pas que la science des écoles bien moins encore les titres qu'on y obtient quelquefois de l'indulgence, suffisent à l'Officier de santé militaire. Ils le disposent à le devenir. Ils sont la condition préliminaire à son admission. Mais ce n'est que dans les hôpitaux militaires proprement dits qu'on s'initiera au service qui convient à l'homme de guerre. Et celui qui n'aura pas fait la guerre, sera toujours pour les ressources, fort en deçà de celui qui aura reconnu, par lui-même, tout ce qu'on y apprend d'essentiel, pour distinguer l'inutile et le superflu de ce qui constitue les véri-

ritables et bons secours. Félicitez-vous
nc, Messieurs d'avoir acquis, en moins
trois mois, l'expérience qu'on n'acquiert
toujours en deux grandes campagnes!

Messieurs les Chirurgiens, Doublez votre
onnoissance envers le chef qui vous a
pelés à jouir de cet avantage. Payez,
nme vous le faites, d'une vive et respec-
use affection, l'interêt paternel dont il
s donne, chaque jour, de si touchans
oignages!

Messieurs les Pharmaciens, consolez-
s d'avoir été privés à cette armée de
présence de votre premier chef, notre
pectable collègue *Parmentier*. Sa santé
it été trop altérée par le séjour des Cô-
pourqu'il eut pû soutenir les fatigues
ne campagne aussi pénible. Vous appren-
z avec plaisir que sa santé s'est amélio-
. Vous n'ignorez pas qu'il veille, comme
eillera toujours à vos intérêts et que vous
tous présens à son cœur, comme à sa
moire.

M. *Bruloy* a été retenu à Augsbourg par ordre supérieur, pour des objets de pharmacie de la plus haute importance. Ces deux motifs ont rendu mes relations avec vous, Messieurs, et plus directes et plus fréquentes. Je saisis avec empressement l'occasion de vous remercier de la confiance dont vous n'avez cessé de m'honorer.

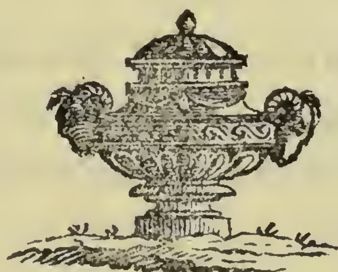
Fuyez, O mes jeunes amis, fuyez *cane pejus et angue*, les hommes à double visage. Ils en ont un pour calomnier, afin de vous engager à médire. Ils en ont un autre pour rendre vos discours et pour applaudir à ceux qu'ils savent dans l'erreur lorsque l'erreur et l'autorité habitent sous le même toît.

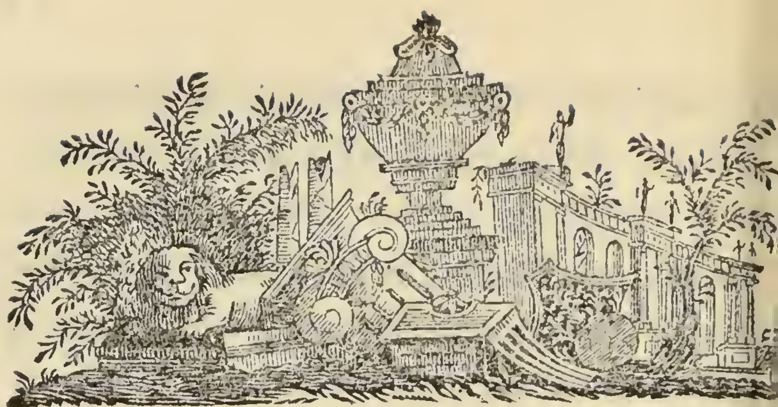
Soyez tous, je vous en conjure, soyez ce que des hommes de votre état doivent être, décens, réservés, studieux, courageux humains surtout, stricts observateurs de tout ce que veut la règle, de tout ce que comportent les convenances . . mais avan

:, toujours vrais . . jamais servilement ıtrisés par aucune opinion!

Respectez *Platon*, sans doute, respectez *rtote*; Mais respectez bien plus encore érité et la justice.

A Linz, le 25. Janvier 1806.





NOTICES SUPPLÉMENTAIRES.

(a) Au sortir de la cérémonie, il s'e élevé des doutes sur la mort de M. Gand ratz. Puissent-ils se terminer par la certitu de sa guérison !

Nous ne pouvons douter de celle de M *Chapelle*, Chirurgien Sous-aide au 64e. Ré d'Infanterie. Le Gouvernement ne laisse pas sans récompense cet officier de santé q a perdu une jambe à la bataille d'Austerli

M. *Charlier*, Chirurgien-major du 30e. R d'Infanterie de ligne a quelques droits à faveurs. Il a été touché par le boulet à même affaire.

Quant à M. *Lastize*, Chirurgien-major 100e. Régt. d'Infanterie, atteint d'une lle au combat de Crems, son âge et ses ns et longs services lui donnent la perspective prochaine d'une honorable retraite.

La convalescence du savant chymiste *udet* se prononce, ainsi que celle des édecins *Vaydi* et *Hiriart*. M. M. *Boudet* *Vaydi* s'étoient immolés à Brünn, à des nctions qui n'étoient devenues les leurs e par humanité. *Hiriart* le plus parfait odèle de science, de douceur et d'abnétion avoit été apporté de Stokrau à Vien-, presque mourant.

Brassier Médecin principal du 5e. corps l'intéressant *Lorentz* digne fils de celui ii est mort médecin en chef de l'armée du hin, seront rendus à un état qu'ils honont et à nos vœux les plus chers!

Puissent nos deux jeunes médecins Cors, le bon *Bartoli*, et l'excellent *Stéphanoli*, tous deux si précieux par leur savoir

et leur zèle ardent, (helas! leur santé éto
si brillante n'aguères!) puissent ils ne pa
troubler la jouissance que nous fait éprou
ver la résurrection de leurs camarades à la
quelle ils ont contribué par leurs soins
comme par leurs conseils!

Le dévouement bien méritoire de M
Ulliac, ancien Chirurgien-major de plus di
tingués, n'aura pas, pour sa famille, l
suites que d'affreuses hémophtisies no
avoient fait redouter.

Osons espérer que M. *Dugèz* Chiru
gien-major du 5e. Régt. de Hussards ne su
combera pas à la maladie nerveuse qu
éprouve à Vienne; que le Gal. *Kellerma*
ne donnera point de larmes à la reconnoi
sance; que l'épouse et les enfans de M
Dugèz, ainsi que sa savante et si estimab
sœur la célèbre Madame *Chapelle*, n'auro
pas de nouveaux regrets à exprimer!

Enfin c'est à Linz, au milieu même de n
chagrins et de nos sollicitudes, que no

ons eu la consolation d'observer la crise utaire à la quelle le docte et modeste mécin *Rampont* doit la conservation de ses urs.

Mais nous faisions, à Augsbourg, une erte sensible dans la personne de M. *Roche*, hirurgien-Sous a. du 5e. Régt. d'artillerie; eux autres à Vienne, celle de M. *Cazalas*, irurgien du 10e. Régt. de Cuirassiers, et lle de M. *Abéréri*, Pharmacien de 3e. clas. Ce jeune Tyrolien étoit entré plein de e et d'ardeur dans un service qui a terminé sa vie en moins de trois semaines.

On nous afflige encore de la mort de M. *Dérivaux* ancien chirurgien de l'armée u Rhin. A l'appel de mon collègue, la erspective d'une tardive promotion l'avoit ait accourir de son département. Sa veuve et es quatre orphelins recevront, de la Grande Armée, la nouvelle de leur malheur, mais vec l'assurance du dédommagement que leur nénagent la justice et la bienfaisance du Gouvernement.

Chaque nouvelle *épreuve* nécessitée par la profonde ignorance d'un *Compositeur* qui ne sait pas la valeur d'un seul mot français, laissera-t-elle donc à la mort le tems de grossir ce nécrologue?

Depuis quatre jours, il eut été inutile de former des vœux pour le médecin *Faure*. La détérioration de son tempérament, d'anciens et profonds chagrins renouvellés par la dureté de ses hôtes qui font peut-être la seule, mais la plus honteuse exception à la vertu d'hospitalité si généralement répandue en Allemagne, avoient enlevé tout espoir au moment où nous avons tiré M. *Faure* de cet antre d'insensibilité pour le conduire à S. Ulric. Il y a éprouvé, au moins dans ses derniers momens, les consolations dont il avoit été privé au commencement de sa maladie. Elle n'étoit pas bien jugée, lorsque le courage imprudent de ce médecin l'engagea à reprendre ses fonctions. Forcé de les abandonner dès le lendemain, il fut plongé dans une récidive incurable.

Faure étoit un médecin plein d'érudition. e suffiroit-il pas, pour le démontrer, de ppeler que *Vicq-d'Azyr* l'avoit choisi pour ın de ses collaborateurs et que pendant us de dix ans, il consacra sa plume et s talens à ce célèbre écrivain?

Au moment de rendre à *Faure*, de tris-s honneurs funebres, gémissons sur le sort sa femme et de ses enfans! Nous avons certitude qu'en partant pour la Grande rmée, il les eut laissés en proye à la plus freuse misère sans la générosité inépuisa-ıe des honnêtes gens à qui nous l'avions commandé en l'envoyant à Bergues. Ils e sauront mauvais gré de trahir le secret la milliême partie de leur bienfaisance.

Mais aujourd'hui que j'acquitte tous les evoirs en reconnoissance comme en repro-nes, je dévoue à l'admiration la plus mé-itée M. le Comte Pharmacien en chef de hôpital militaire de Bergues, et sa respec-ıble épouse!

A Augsbourg le 17. Février 1806.



P. S.

Lorsque l'Eloge de notre collègue *Lorentz* mort, il y a six ans, à Salzbourg, Médecin en chef de l'armée du Rhin fut prononcé au Conseil de santé, on y saisît l'occasion de rappeler la mémoire de plusieurs Officiers de santé des armées dont la carrière avoit été marquée par des talens et des vertus.

Celui qui s'empresse de remplir, à la Grande Armée, le même ministère, pourroit il oublier que l'Allemagne n'a pas été le tombeau exclusif de tous les collègues et amis dont nous portons encore le dœuil?

Le médecin militaire de Dunkerque, *Thibault*, est emporté par une fièvre d'hôpital la veille du jour où il devoit accomplir une mariage heureux et long-tems désiré. C'est dans le même temple, au même jour, à la même heure qu'officie à ses obsèques le prêtre qui s'étoit félicité de lui donner la bénédiction nuptiale!

Le bon *Macnamara*, Premier Médecin
l'armée du Centre, obtient enfin la re-
aite duè à ses utiles et anciens services,
se propose d'en jouir à Viroflay-lez-Ver-
illes, près d'une famille respectable dont
étoit l'ami depuis trente ans. Il ne s'y
ablit que pour recevoir d'elle les dernie-
s consolations de l'amitié.

Macnamara ne fut mon aîné que d'un
ur! Mais de combien d'années son age
rpassoit celui de tous ceux dont nous dé-
lorons la perte!

Omnes eòdem cogimur; omnium
Versatur urnâ, seriùs, ocyùs,
Sors exitura . . .

(*Hor. Od. L. II.* 3.)

Mais le sort du malheureux *Bécu* Pre-
nier Médecin de l'hôpital militaire de Lille,
ncien Médecin en chef de l'armée du Nord
t membre du Conseil de santé, n'offre-t-
pas un souvenir aussi fatal que celui de
assassinat de *Levert*? *Bécu* faisoit bâtir une
elle maison à Lille. Après avoir donné à

diner à son architecte, il l'engage à diriger leur promenade vers les atteliers. Un orage violent les force de chercher l'abri sous une voûte dont l'écroulement subit les étouffa avant de les écraser.

Bécu venoit d'appeler à grands cris, son fils dont la marche ne répondoit pas à l'impatience qu'il avoit de le préserver de l'orage.

C'est l'Ange du Seigneur qui rallentissoit les pas de celui qui devoit continuer à vivre.

Enfant infortuné! je prie ton second père, ton vertueux oncle, de conserver pour toi, dans un âge plus avancé, les paroles que t'adresse, du fonds de son cœur, l'ami d'un père dont tu dois chérir la mémoire

Dans le cours de cette horrible révolution qui a tourmenté la France et l'Europe, ton père avoit adopté des principes politiques qu'il ne fut jamais en moi de ne pas abhorrer. Nous n'en conservames pas moins

relations d'estime et d'amitié, parceque, ·z lui, ce fut une erreur d'esprit qui n'in- a jamais sur sa probité ni sur les senti- ns de son cœur. Mais en soutenant des ·ximes qu'il croyoit favorables à l'huma- ·é, ton père fut il totalement exempt du ime si justement attaché aux funestes nséquences que d'autres se chargèrent de ·ttre à exécution?

Mon ami, si LA SOUVERAINETÉ J PEUPLE pouvoit être réduite à l'acte, l étoit possible qu'elle fût mise en exer- ·e, elle établiroit LA PLUS VARIABLE ns doute, mais certainement LA PLUS RUELLE, LA PLUS INTOLERABLE ES TYRANNIES.

Profite, toute ta vie, de la terrible çon que le ciel a voulu t'imprimer dès enfance. N'hésite jamais de rendre fidé- ment à CAESAR ce qui est à CAESAR, à DIEU, ce qui est à DIEU!
